

LOHENGRIN

Lohengrin a passé hier sans encombre, on ne peut accorder ce titre à des boussolades extérieures, à des cris variés, on entend un millier d'arrestations, un peu précipitamment faites, et destinées à rencontrer, ce matin même, à minuit, l'empereur et sa suite à un certain point métré.

On ne peut pas parler d'une soirée importante, trois semaines, en exagérant l'importance, y faire intervenir certaines déclarations qui ont le tort de rappeler malheureusement des embalmements du temps du siège, sans qu'une foule de badauds se précipite pour voir la manifestation et la réclamer en la cherchant.

Les chefs du mouvement prenaient des bocks, les agents plaisaient à quelque fois avec une certaine lourdeur, de mains qu'ils n'auraient certes pas si on des choisisait parmi les clubs, et voilà tout.

Ce n'était pas bien méchant, et les gens qui pensaient, des hier, qu'il n'y aurait rien de sérieux, ne se trompaient pas. Il était pourtant passé, la veille, au fond de l'Allemagne, à Erfurt, un incident qui n'avait guère dû servir à mettre en lumière et à rattacher ce pauvre Lohengrin sous ce titre de France insultée par Guillaume II.

L'empereur d'Allemagne, faisant allusion à l'histoire d'Erfurt, avait parlé des humiliations subies en ce lieu par l'Allemagne, et de la revanche qui y brillait. Il avait même traité Napoléon de « parvenu corse ».

L'empereur ne faisait que se conformer aux leçons de l'histoire, en rappelant que les mêmes villes peuvent voir des humiliations et des revanches. Erfurt a été dans ce cas. D'autres villes pourront être à leur tour.

Quant au terme de « parvenu corse », il peut faire sourire. Tout le monde est un peu parvenu, dans les temps modernes, tout le monde, même les puissants. Empereurs, qui descendent d'assez près des parvenus brandebourgeois.

Nous n'aimons pas beaucoup, dans ce journal royaliste, qu'on touche à l'étranger, aux souverains légitimes ou non, qui ont régné sur nous, et nous partageons un peu l'opinion de Napoléon lui-même, qui se déclarait solidaire de tous ses prédécesseurs, depuis Clovis jusqu'au Comité de salut public.

Entre nous, c'est autre chose. Maintenant, il ne faut pas oublier que l'empereur Guillaume a dû causer un sensible plaisir à nos mastres des républiques, en parlant de Napoléon comme en parlant le grand manitou Victor Hugo, un peu plus bienveillamment peut-être.

C'est dommage qu'il soit déjà « case », et bien case, car, s'il était un « simple particulier », son mot de « parvenu corse » l'aurait certainement désigné à la bienveillance de notre joli gouvernement, qui fit de Lantier un ambassadeur, uniquement parce qu'il avait démontré que Napoléon était un crétin.

C'est une époque très drôle que celle que nous traversons. J. CORNELLY

LA MATINÉE

Beaucoup d'animation, dans la matinée, aux alentours du bureau de location de l'Opéra.

Le bureau n'ouvre même pas, naturellement, toutes les places laissées libres par les abonnés et les nombreux services obligatoires ayant été rapidement enlevés.

Un porteur d'une stalle de parterre consent à céder son coupon pour 175 francs, mais bientôt les prix s'élevèrent dans des proportions inusitées.

Dans une agence voisine du théâtre, on fait 250 fr. le seul parterre, qui reste disponible, à côté, on paie 200 fr. deux places à l'amphithéâtre des quatrième. Sur la place, un marchand de billets vend mille francs deux loges de cinquième galerie — prix habituel 12 francs en location.

Enfin, les billets se faisant de plus en plus rares, un monsieur offre tranquillement 1,400 fr. d'un fauteuil d'orchestre. Mme veuve Wagner avait droit à 2 loges 29 fauteuils et stalle, et 30 petites places, ces places ont été retirées en son nom par les soins d'une agence dramatique, chargée de les distribuer.

L'APRES-MIDI

Dans l'après-midi, les groupes qui stationnent devant l'Opéra se bornent à lire les affiches portant le programme de la soirée.

Des gardiens de la paix circulent isolément et surveillent discrètement les curieux.

Les affiches de Lohengrin sont d'ailleurs respectées, et les agents n'ont pas à intervenir.

Vers quatre heures, l'arrivée des camelots portant les feuilles spéciales à éditions sensationnelles produit une certaine émotion. On vend la Revanche et le Drapeau, la traduction en anglais et en français de la version de Wagner contre la France. Ces diverses publications s'écartent à un en passant, les esprits. On s'arrache le toast porté par l'empereur Guillaume au banquet de Erfurt, toast publié de divers côtés avec certaines variantes, et dont voici le texte, traduit de la Gazette de Cologne.

Je suis heureux de constater que le corps a été réuni à une très grande satisfaction, je m'en réjouis. Autant plus que les fils belliqueux de la Thuringe, de la Saxe et de la Vieille Marche, qui ont pas parti.

C'est moi, à Erfurt, que s'est produit un des graves événements de l'histoire de la Prusse. C'est en cet endroit que le parvenu corse nous a fait subir la plus profonde humiliation, nous a outragés de la façon la plus odieuse, mais aussi de cet endroit qu'est parti en 1813 le foudeur vainqueur qui a vaincu et mis en pièces.

Je rappelle encore fort bien ce jour-là.

Une voiture est conduite en fourrière, c'est celle de M. Bagesco, conseiller de légation de Roumanie. Le cocher a refusé de quitter l'endroit où il stationnait devant le café de la Paix.

Un Russe cause quelque tumulte dans le parvis de l'Opéra, ici un incident. L'officier de service s'approche pour établir le calme. Quand il apprend qu'il a affaire à un Russe, l'officier fait le salut militaire. On applaudit.

LA SOIREE

A huit heures et demie, les arrestations opérées s'élevaient à deux cent cinquante. Un monsieur et une dame sont pris dans une charge; la dame renversée est piétinée. On la relève, toutéfois, sans blessure grave.

La foule peut-être évaluée à 12,000 personnes. Elle est notamment très compacte rue Halévy. Là, toutes les dix minutes environ, les agents crient: « On va charger » et ils se précipitent.

Les manifestants courent entre les voitures, qui marchent au pas comme les omnibuses; frappant de leurs cannes sur les volets, faisant tout le vacarme possible. Les arrestations ne s'opèrent pas sans résistance. On emmène deux personnes qu'on me dit être des Anglais. En général, les manifestants sont des gens assez bien vêtus.

Place de l'Opéra

Des agents étant parvenus à dégager toute la place de l'Opéra autour du terre-plein, la foule se reforme en groupes au grand carrouel, entre la rue du 4-Septembre et l'avenue de l'Opéra.

Les fenêtres et les balcons des maisons sont partout occupés, le balcon du Cercle des armées de terre et de mer est envahi.

A huit heures et demie, au coin de la rue du 4-Septembre, les sifflets augmentent d'intensité. C'est là que la manifestation semble se préparer.

En effet, profitant d'un encombrement, des voitures et des omnibuses, une centaine de personnes se précipitent tout à coup vers la place en agitant des cannes et en criant: « Vive la Russie! A bas Wagner! » La police exécute une charge. Une vingtaine d'arrestations sont opérées.

Agitation est très grande pendant un moment. Deux grilles seulement sont ouvertes à l'entrée de l'Opéra.

Un homme appréhendé, au coin de la rue Meyerbeer, pour refus de circuler, est dégagé par les manifestants, qui prennent vis-à-vis des agents une attitude menaçante.

Un groupe d'une cinquantaine de personnes chantent la Marseillaise. On entend quelques cris de: « A bas Wagner! » Arrive une escouade d'agents; les manifestants s'enfuient par la rue de la Chaussée-d'Antin. Pas d'arrestation. A partir de ce moment, des manifestations du même genre se répètent tout autour de l'Opéra.

Dans la foule, on distribue des papiers jaunes convoquant à une conférence d'actualité: « Les Barbares à l'Opéra ou le wagnérisme politique », qui a eu lieu à la salle des Capucines.

La foule s'accroît de minute en minute. C'est à grand-peine que la circulation peut encore être maintenue dans la rue Auber.

Au cours des manifestations, qui se produisent, une quinzaine d'arrestations sont opérées, notamment celles de MM. Legoux, Jaquet, Bernard, Roseaux, Lesurque, membres de l'ex-Ligue des Patriotes.

M. Laguerre est au café de la Paix; avec quelques membres de son comité électoral.

M. Mermeix se tient au café Américain. Des brigades d'agents gardent les abords de la statue de Strasbourg, sur la place de la Concorde, et de l'ambassade d'Allemagne. Mais, jusqu'ici, rien n'est produit dans ces deux directions.

Place des Pyramides, on arrête une bande d'individus qui se dirigeaient, en chantant la Marseillaise et en criant: « A bas Wagner! », vers l'ambassade de Russie.

Un certain nombre de membres des comités révolutionnaires se tiennent dans les brasseries Fanta et Halévy.

Quelques incidents

Deux escouades d'agents des brigades centrales occupent la rue Gluck et la balaient complètement. Le kiosque de journaux qui fait le coin de la rue et du boulevard à ses vitres brisées. Coups de sifflet, huées, cris nombreux de: « A bas la République! A bas le gouvernement! »

En général, des que les sergents de ville s'avancent pour retouler les curieux et les manifestants, ceux-ci se défilent et poussent des cris; il s'ensuit une panique dans le public, panique qui ne dure pas. Un individu crie, en termes grossiers, qu'il en a assez de tout le monde et qu'il ne sait plus à quel parti se rallier. L'officier de paix anguleux à adresse s'endormir lieu d'envoie faire son choix au poste.

Un autre manifestant qui est arrêté, proteste.

Quand je chantais la Marseillaise sous l'Empire, on me mettait au clou. Aujourd'hui que nous sommes en république, je la chante de nouveau et on me conduit encore au poste. Je ne comprends plus rien.

Les charges

Tandis que les escouades d'agents se reforment sur la place de l'Opéra, à la faveur d'une acalmie, dans la rue du 4-Septembre, plusieurs personnes parlent au milieu des groupes, donnant des instructions. Bientôt une troupe de deux cents manifestants se dirige vers le coin du boulevard des Capucines, et attend le premier entraînement en sifflant et en poussant des cris.

Des que s'ouvrent les fenêtres du foyer donnant sur la place, toute la masse s'ébranle et se met en marche vers l'escalier de l'Opéra.

refoule les manifestants à une vingtaine de mètres dans la rue du 4-Septembre et l'avenue de l'Opéra. Des hommes, des femmes, bousculés, tombent et se relèvent à grand-peine, deux gardiens de la paix sont légèrement blessés au visage. Une vingtaine de chapeaux, des écharpes, des mouchoirs, des cannes, jonchent le sol.

C'est une vraie bataille, sans toutefois qu'il soit fait usage d'autre arme que les poings. Les manifestants s'efforcent d'arracher aux agents leurs camarades arrêtés.

Les officiers de paix, débordés, font venir un piquet de gardes municipaux à cheval. La foule les hue, mais s'écarte. Maintenant, le grand effort des manifestants semble s'être porté sur le boulevard des Capucines.

10 heures

La foule aux abords de l'Opéra dans toutes les directions, est tellement considérable, qu'autour de moi on s'accorde à l'évaluer à 50,000 personnes. Il est vrai qu'il y a beaucoup de simples curieux.

Près de 10,000 personnes, sont massées sous les fenêtres du Cercle militaire. On chante: « Conspsuez Wagner! Conspsuez! » Les agents des brigades centrales font des charges incessantes pour retouler ces masses. Les arrestations continuent. Il en a été acotuellement opéré environ huit cents. Le motif cri d'ailleurs suffit à provoquer l'arrestation. Il est évident qu'il y a un parti pris de rigueur.

Nouveaux incidents

Au cours d'une forte poussée de la foule, le kiosque situé au coin de la rue Meyerbeer et de la rue Halévy a été à moitié renversé et a eues vitres brisées.

Place de l'Opéra, un sous-brigadier a eu le crâne fendu d'un formidable coup de canne. On a dû l'emmener pour le faire panser, dans la pharmacie la plus proche.

M. Lozé, préfet de police, dinait en nombreuse compagnie dans un cabinet particulier du café de la Paix, dont les fenêtres donnent sur la place de l'Opéra. De temps en temps, on pouvait le voir se mettre à la fenêtre pour jeter un coup d'œil sur la foule et se rendre compte de la façon dont le service était fait.

L'humour n'est point bannie de la préfecture de police. Témoin l'incident suivant: un individu crie: « Vive la... » Avant qu'il ait pu achever son cri, deux agents lui mettent la main au collet et l'emmenent, malgré ses résistances, au poste de police.

L'officier de paix témoin de l'arrestation se tourne alors vers un de ses amis et lui dit ce mot typique: « Voyez comme le service est bien fait: on arrête les gens avant même qu'ils aient pu crier. »

Autre incident: Dans la foule, un monsieur se plaint amèrement de la manifestation.

« Je suis Allemand », s'écrie-t-il, et dans mon pays, on n'en ferait pas autant. On veut le lapider. On le poursuit. Il se retourne alors vers ceux qui l'insultent.

« Tas de farceurs », s'écrie-t-il; vous ne voyez donc pas que je suis des Batignolles.

A dix heures et demie, on arrête une bande de garçons pâtisseries. Lohengrin ne pouvait se passer de mitrons.

On remarque beaucoup, place de l'Opéra, l'anarchiste Martinet, qui se promène tranquillement avec ses deux chiens, en fumant un cigare, sans être inquiété par les agents. Il cherche en vain à prendre à partie un de nos confrères de l'Intransigeant, pour amener une altercation. Mais notre confrère, prudent, file sans répondre.

Les arrestations

Les arrestations sont de plus en plus nombreuses. Le chiffre en dépasse peut-être cent.

Un agent a été blessé au front d'un coup de poing.

D'autre part, un monsieur qui a reçu un coup de pied dans l'aîne se réfugie au café Julien.

Sur les boulevards on chante la « Complainte de Guillaume » et la Marseillaise.

La foule s'étend maintenant sur le boulevard des Italiens et jusque sur le boulevard Montmartre.

En face de la rue Drouot, un fiacre qui, voulant passer malgré la foule, a renversé un enfant, est poursuivi par deux cents personnes criant et gesticulant; mais il n'est pas rejoint. Envenant, les poursuivants chantent la Marseillaise.

Une centaine de manifestants ont tenté de descendre la rue Montmartre; les agents les ont dispersés et ont opéré quelques arrestations.

Le détachement de la garde stationné à la mairie Drouot, sort et se dirige vers l'Opéra.

Le nombre des arrestations s'élève à deux cent soixante.

Faute de place dans les postes environnants, on a dû enfermer les personnes arrêtées dans les sous-sols de l'Opéra et, notamment, dans les écuries, d'où, détail curieux, elles entendent presque aussi bien que les spectateurs de la salle la musique de Wagner.

A un moment donné, les agents, débordés par leurs prisonniers, sont obligés de faire appel à l'infanterie de la garde républicaine, qui rétablit l'ordre baionnette au canon.

de Hanovre, sous prétexte qu'elle est tenue par un Allemand.

On ombus de la Madeleine-Bastille, n° 137 est arrêté par la foule. Les voyageurs de l'impériale crient: « Vive la Lorraine! A bas Guillaume! »

M. Antoine, député de Metz, qui est à la terrasse de la brasserie ancien-Fanta, proteste contre l'arrestation d'un monsieur accusé d'avoir crié: « Vive la Russie! »

LA SORTIE

On compte, au poste de la rue de Choiseul et au poste de l'Opéra, mille huit arrestations. C'est le chiffre communiqué par la police, qui estime à quarante mille le nombre des personnes qui ont circulé, dans la soirée, autour de l'Opéra.

A la sortie, aucun incident. La place de l'Opéra, la rue Gluck et la rue Auber sont calmes.

Boulevard des Italiens, une bande se forme et arrête les voitures.

Les manifestants, au nombre de deux ou trois cents, arrêtent les voitures et forcent les cochers et les voyageurs à sa-luer et à crier: « Vive la France! »

Une escouade d'agents accourt au pas de course, et rétablit l'ordre. Une dizaine d'arrestations sont encore opérées.

Les deux tiers des personnes arrêtées ont été relâchées après la représentation. N'ont été maintenues en arrestation que celles ayant commis des voies de fait envers les agents, parmi lesquelles MM. Boudeau, député, qui n'est pas inviolable, la Chambre étant hors session.

Préfet et conseiller municipal. Minuit et demi.

Le spectacle est terminé, tout le monde sort. M. Lozé est aussitôt entouré; on lui demande son opinion sur la soirée.

« Mais, elle n'a pas été trop mauvaise, quelques cris, quelques chants, il est vrai, mais c'est tout. On me dit qu'on a fait beaucoup d'arrestations; mais enfin, on n'a pas arrêté tout le monde, voyez, voici M. Péan, et il est libre. »

« Ce n'est pas de votre faute, répond vivement le conseiller municipal, vous auriez bien voulu me voir arrêter. »

M. Lozé monte en voiture et rentre à la préfecture, pendant que M. Péan, accompagné de quelques amis, suit le boulevard en causant.

Soudain il se sent poussé par un agent qui veut l'obliger à marcher plus vite. Une discussion s'engage; l'agent va arrêter le conseiller municipal, mais survient un brigadier qui fait un signe à l'agent, et M. Péan continue paisiblement sa route.

AU CAFÉ DE LA PAIX

Dès six heures, toutes les tables du restaurant du café de la Paix étaient envahies par des dîneurs avides de jouir du spectacle de la place de l'Opéra, spectacle non moins intéressant que celui de Lohengrin. Inutile de dire que les dîners ont duré de six à dix heures, et que le service n'était nullement pressé.

Quant à la terrasse du café, elle était un grand complet, chaque table surveillée par des groupes désireux de saisir au vol la moindre place vide. Mais que faire en attendant la manifestation? On regardait les allants et venants, et l'on faisait des pronostics sur la soirée.

A sept heures, M. Laguerre entre un instant au café. Puis c'est M. de Cassagnac qui passe, le chapeau sur l'oreille; M. Lagarde, directeur des services pénitentiaires, vient s'attabler; c'est une inspection avant la lettre.

M. Lozé arrive en même temps dans son coupé, accompagné de son chef de cabinet, M. Viguier; il s'arrête devant l'entrée des cabinets du restaurant, y entre un instant, en ressort pour inspecter l'organisation du service, stationne devant l'Opéra, rentre au restaurant où est établi son quartier général.

Entre temps, la foule s'amuse d'un couple anglais qui semble une caricature d'il y a trente ans. On rit, et l'Anglais aux favoris rouges, au complet à carreaux, regarde partout pour savoir de quel l'on rit.

La foule a envahi les abords de la place, que la police a fait évacuer; la représentation est commencée, et tous les cabinets du café de la Paix ont les fenêtres ouvertes, avec des têtes curieuses qui regardent et plaisantent. D'ailleurs, il en est de même à toutes les fenêtres qui donnent sur la place de l'Opéra; le balcon du Grand-Hôtel a aussi ses curieux, et le nombre des spectateurs est presque égal à celui des acteurs.

On s'amuse de tout. Vers dix heures, un camelot, en état d'ébriété, se jette sur les agents « qui ont eu l'audace, dit-il, de l'appeler potera! »

La foule se masse autour de lui, tandis qu'on l'emmené, et les lazzi pleuvent autour de lui jusqu'à ce que les agents trouvent bon de disperser cet attroupe-ment.

Un peu plus tard, passent six mitrons qu'on vient d'arrêter, et la verve des curieux s'exerce à leurs dépens. Les mitrons sont dans le pétrin, et n'en mènent pas large.

Dans un groupe qui stationne près du café, nous reconnaissons Mme Léonide Leblanc, qui parle d'aller à la deuxième de Lohengrin.

« Il se pourrait que vous l'attendissiez longtemps, répond un fonctionnaire de la préfecture de police. »

Bref, de ce côté de la place de l'Opéra, on s'amuse et l'on passe gaiement cette soirée d'émeute, sous la garde de nombreux agents dont l'attitude ne laisse aucun doute sur la qualité des ordres reçus.

SAINT-ÉL

ayone que, de la salle, on ne pouvait pas s'en apercevoir.

« Ma foi, j'ai eu peur d'avoir peur, et fort heureusement il n'en a rien été. Mais que cette salle et que cette scène sont immenses, on est vraiment forcé de donner toute sa voix. »

« Vous n'avez pas craint des manifestations dans la salle? »

« Oh! non d'abord, ce soir, je pensais que les Manifestants à l'intérieur auraient été mal reçus par la majorité du public. Je crois qu'à la seconde représentation tout ira bien encore. »

« Mais, à la troisième, c'est à-dire au moment où le vrai public remplira la salle? »

« A la grâce de Dieu. Quant à moi, je tiendrai bon. Au revoir. »

« Au revoir. Encore une fois, tous mes compliments. »

Mme Rose Caron. « Je suis très fatiguée; on dit que les nerfs soutiennent, j'espère que les miens me soutiendront; j'en ai bien besoin. »

Coquelu ainé. « Je ne me suis jamais laissé interviewer, monsieur, cependant je puis vous dire que cette représentation a été magnifique d'un bout à l'autre, et que les interprètes s'y sont distingués. Un point, c'est tout. »

M. Caille Mendès. « C'est la trente-deuxième fois, ce soir, qu'il m'est donné de voir Lohengrin. Combien sont éclipsées les trente et une représentations antérieures. Jamais on n'a représenté en Allemagne Lohengrin de cette façon. »

M. Francisque Sarcey. « Moi, je ne comprends pas l'engouement du public pour cette œuvre; j'ai cependant bien étudié la partition; mais là, franchement, ça ne me sourit pas! Je n'y comprends pas grand-chose. »

M. Halanzier. L'ancien directeur de l'Opéra, qui prend le train par la gare Saint-Lazare, nous répond en montant en voiture: « Je crois que jamais on n'a vu une représentation aussi parfaite. Wagner est réhabilité en France. C'est charmant d'un bout à l'autre. »

M. Gailhard. « Mon cher directeur, permettez-moi de vous féliciter. »

« Pour une fois, je vous le permets. Oui, je suis fier d'avoir mené à bonne fin l'œuvre que j'ai entreprise; elle est couronnée d'un succès comme je n'osais l'espérer. Jamais, en Allemagne, je n'ai vu jouer Lohengrin de cette façon. Et quelle salle! Allez donc féliciter aussi. »

M. Lamoureux. « Non, ne me félicitez pas. J'ai trop besoin de repos. L'excellent chef d'orchestre, l'organisateur de cette victoire, est à ce point ému, que des larmes tombent à travers le verre de son binocle sur sa barbe, enongeant à l'ovation que lui ont faite ses musiciens, et qui met fin aux bruits qui ont couru. »

Le baryton Renaud. « Oh! cher monsieur, je vous remercie de vos félicitations. »

« Toute la salle a frémi en vous entendant. »

« J'ai un rôle si ingrat. »

« Mais vous vous en êtes si admirablement tiré! »

M. Ritt. pleure de joie et ne dit rien.

Un ami de M. Laur. « Eh bien, voilà donc cette fameuse soirée passée sans trop d'encombre, puis-que la plupart des personnes arrêtées se sont relâchées cette nuit, et que Lohengrin a été écouté religieusement par la public de la première! »

« Sans doute, mais attendez vendredi. »

« La direction de l'Opéra ne pourra pas toujours, comme ce soir, faire sa salle, et vous verrez que le gros du public protestera. »

Tel est le bilan de la soirée.

Sans aucun doute, la police a eu parfois la main dure, mais les ordres étaient formels, la consigne a été exécutée à la lettre, et dans un journal comme le Gaulois, ou nous respectons l'autorité par principe, nous ne saurions blâmer M. le préfet de police d'avoir réussi, en somme, à maintenir la circulation sur la voie publique, et à prévenir les troubles qu'on pouvait redouter.

Nous croyons qu'il vaut mieux dire au public: « Prenez garde, on va cogner! » que d'attendre dire, le lendemain, par le public: « On a cogné. »

Plusieurs de nos confrères ont mené, à propos de cette première de Lohengrin, une campagne où nous ne les avons pas suivis. Chacun entend le patriotisme à sa façon. Mais on nous permettra cette simple observation: c'est que ceux qui, dans ces derniers jours, ont pris la responsabilité de pousser à une manifestation contre Lohengrin auraient dû protester il y a plusieurs mois, lorsqu'on a annoncé que l'Académie nationale de musique allait monter l'œuvre de Wagner.

SAINT-ÉL

APRES LA REPRESENTATION

M. Van Dyck. « Le rideau tombe et nous courons chez Van Dyck, que nous trouvons entouré de toute sa famille. »

« Eh bien, mon cher, c'est un triomphe! »

« Oh! vous êtes trop généreux. Je demande un succès tout simplement. »

« Vous êtes modeste; mais, n'êtes-vous pas fatigué? Et la voix? Comment vous sentez-vous, en un mot? »

« Bien, je suis très bien. Fatigué, naturellement; vous savez, ce sont des soirées qui comptent dans l'existence, et on a bien le droit d'être fatigué. Mais c'est une fatigue générale et naturelle, de la voix est en bon état. »

« Avez-vous eu de l'émotion? Je vous

La Soirée Parisienne

Le ciel est témoin que je m'étais préparé à la mort. J'avais fait mon testament, et j'avais embrassé consciencieusement les personnes que j'avais rencontrées dans la journée. C'est qu'aussi, les bruits qui couraient n'étaient pas d'une gaieté folle. D'après ceux-ci, l'Opéra était miné de fond en comble et devait sauter au bon moment. D'après ceux-là, les ennemis de Wagner avaient installé partout des mitrailleuses automatiques qu'on fait partir avec un simple morceau de cinquante centimes. On nous pressait aussi des choses moins graves, telles que pois fulminants, boules de senteur et poudres stérutatoires. Tout cela sans préjudice de petits bancs qui devaient pleuvoir sur nos têtes.

En bien! j'ai été volé. Je n'ai pas reçu un seul petit banc, pas la moindre balle explosive, pas même un coup de poing sur l'œil, c'est navrant! Si la rue s'en annonce, quel-